

Covid-19 : la leçon de Jean de La Fontaine — II

Le « plaider coupable », ou le bal des faux-culs

En glissant du judiciaire au sacrificiel, en mélangeant du religieux au politique, que cherche le lion ? Car voici qu'il en remet une couche en se lançant dans un « plaider coupable » à l'anglo-saxonne. Une plaidoirie qui consiste à confesser publiquement ses propres crimes :

*Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.*

Ce lion n'est pas normal... Un lion ça rugit, ça ne se confesse pas. Un lion, roi des animaux, ou roi comme Louis XIV, ou président d'un État, ça jouit de l'immunité judiciaire, ça demande qu'on identifie le plus coupable « d'entre vous » — les autres, pas lui. Un lion, ça secoue sa crinière jaune, ça montre ses crocs, ça menace n'importe quel animal qui lui chercherait noise de l'écraser d'un coup de patte comme il le ferait d'une mouche. Un lion, ça fait penser à Trump...

À quoi rime donc ce nouveau genre de concours de beauté qu'est ce concours des coupables ? Une chose au moins saute aux yeux : que le lion pousse les autres animaux à s'accuser à leur tour, par mimétisme. Effet de la règle non écrite des pratiques de cour qui impose aux courtisans, ministres inclus, de s'aligner sur le discours du roi. Mais signe aussi que le désir mimétique, moteur de la logique sacrificielle, est souterrainement à l'œuvre.

Il y a donc du Tartuffe chez ce lion-là. Sauf que ce n'est pas la femme et la fortune d'Orgon que convoite le lion en jouant au dévot, mais le maintien de son pouvoir absolu, menacé par la crise politique provoquée par la peste. De la colère divine le lion se contrefiche, mais pas de la colère du peuple. Ce que La Fontaine nous explique, c'est comment une manipulation de première grandeur permet de garantir à tout prix le pouvoir des puissants. Une manipulation de nature morale.

Pour nous, initiés par Nietzsche, c'est une situation à fronts renversés que nous constatons aujourd'hui, et dont La Fontaine ne semble même pas imaginer la possibilité. Dans sa fable, les mangés que sont moutons ou bergers n'ont pas la parole. Ils ne se victimisent pas. Tandis que de nos jours, ce n'est pas à un concours des coupables de la part des puissants que nous assistons, mais au concours des victimes. Lesquelles se livrent d'ailleurs à une féroce compétition entre elles, car si toutes les victimes sont des victimes, il en est qui sont plus victimes que d'autres.

De ce type de lutte, Nietzsche nous a dévoilé les ressorts. Car si tous les humains sont animés par la même volonté de puissance, il y a ceux qui disposent de la force et ceux qui n'en disposent pas. C'est donc par la mauvaise conscience que les faibles réussissent à instiller chez les forts qu'ils parviennent à inverser les rapports de force. Inversion qui passe par celle de la table des valeurs morales, les valeurs d'affirmation cédant la place aux valeurs de ressentiment — au premier chef la pitié. Au départ ce sont les forts qui sont les bons (Nietzsche s'amuse à associer ainsi le Goth au *Gut*, le bon), à l'arrivée c'est l'inverse. Les victimes sont parées par elles-mêmes des plus hautes vertus, les forts et les puissants n'ont d'autre choix que de se fustiger et de faire repentance. La compétition est devenue celle des

âmes : c'est à qui exhibera l'âme la plus belle, moralement s'entend. Sauf qu'au lieu de morale authentique, c'est à un déferlement de moraline, sa fausse monnaie, que nous assistons.

À quoi joue donc le lion de La Fontaine, pris en flagrant délit de repentance ? Battu par Nietzsche pour parler des victimes, La Fontaine l'emporte sur lui pour penser l'utilisation par les puissants de l'arme des faibles, une contre-ruse opposée à leur ruse. Mais qui ne profitera aux puissants qu'après un temps de décalage. Car après le temps de l'auto-flagellation, doit venir celui de la réplique : pour blanchir les forts, il faut noircir les faibles. Ce à quoi va s'atteler le renard, l'incarnation de la ruse.

Écoutons-le défendre le lion :

*« Et bien, manger moutons, canaille, sottie espèce,
Est-ce un péché ? Non, non, Vous leur fîtes Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur. »*

Cette fois nous ne sommes plus chez Nietzsche (qu'il ne faut pas oublier pour autant), mais chez Machiavel. Un auteur que La Fontaine devait très probablement connaître, puisque la publication du *Prince* remonte à 1532. Un auteur pour qui le Prince devait être à la fois lion et renard pour conserver son pouvoir en toutes circonstances, y compris celles où la colère populaire menace de l'ébranler.

Qu'en a fait La Fontaine ? Au lieu de jouer du « à la fois », précurseur du « en même temps » macronien, il a dissocié les personnages du lion et du renard en conservant exactement les fonctions que leur assigne Machiavel. Dans le passage le plus célèbre du *Prince*, ce dernier nous explique en effet que le lion n'est pas assez malin pour se garder des pièges, que le renard est trop faible pour se défendre des loups, mais que le lion fait peur aux loups. Conclusion : le Prince doit unir en sa personne le lion et le renard, et jouer de l'un ou de l'autre en fonction des circonstances. Ceci sans hésiter à trahir sa parole et à prendre des mesures contraires à la religion et même à l'humanité. En revanche, ce qui est indispensable au Prince, c'est qu'il présente l'apparence de la vertu.

George Orwell, dans *1984*, en tirera la leçon sous la forme de la « double pensée », qui se traduit chez La Fontaine en « double discours », présenté comme dédoublé. Pour nous signifier que la langue des puissants est fourchue.

Tout est dit : pour conserver le pouvoir à tout prix, tous les moyens sont bons, et ils passent d'abord par le langage. Le seul moyen, pour la force brute, d'associer la ruse. Une ruse de nature morale, mais qui réduit la morale à un instrument ployable en tous sens, seul moyen de désarmer le peuple en colère pour le rouler dans la farine — elle aussi morale. Et l'on en revient à Nietzsche, parce que cette fois, c'est aux forts et aux puissants d'instiller la mauvaise conscience dans l'âme des faibles.

C'est ainsi que l'âne de la fable est tombé dans le panneau. Le dernier à passer à confesse, il s'est accusé d'avoir tondu l'herbe du champ des moines. Oh, pas de beaucoup : de « la largeur de ma langue ». Funeste brouterie !

C'est au loup que revient de prononcer la sentence de mort :

*Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.*

La cause du mal étant identifiée, les membres du conseil, lion en tête, se trouvent immédiatement libérés du poids de leur culpabilité. Partis du « que le *plus coupable* d'entre nous *se* sacrifie », on est passé au « que le *moins coupable* d'entre nous *soit* sacrifié ». Foin de justice, place au sacrifice ! Érigé en bouc émissaire, l'âne endosse « tous les crimes de la

terre ». Par la violence individuelle qu'il subit, il met fin à la violence mimétique de tous, qui est un autre nom de la peste.

Puissants et misérables : une humanité coupée en deux

Pour résumer la leçon que nous administre La Fontaine sur le pouvoir et les moyens de le conserver par tous les moyens, c'est aux deux derniers vers de sa fable qu'il faut se référer :

*Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.*

Qu'est-ce que cela nous dit, et qui peut nous servir de leçon toujours actuelle, en particulier dans le contexte de l'épidémie de Covid-19 ?

D'abord deux choses : la première est que la question du pouvoir est subordonnée à celle de la puissance, qui divise notre monde en puissants et misérables ; la seconde est que le moyen pour les puissants de maintenir leur pouvoir passe par les « jugements de cour » — pour nous ceux des médias, des communicants, des réseaux sociaux et des tweets, qui entrent en consonance ou en dissonance avec le système de valeurs actuellement dominant dans l'esprit du temps, mais avec lequel il faut jouer si l'on est un bon renard.

Mais à ces deux choses j'en ajouterai une troisième, car la lecture directe n'épuise pas ce texte. Certes, on comprend immédiatement que ce sont les puissants qui disposent du sort des misérables, qu'ils peuvent blanchir ou noircir à leur gré — privilège que confère la puissance brute. Mais en introduisant la réversibilité du noir et du blanc, La Fontaine nous en dit plus. D'ailleurs son lion, le plus puissant de tous, ne s'est-il pas noirci lui-même ? Dans la foulée de ce premier élan, qui était juste, il aurait fort bien pu blanchir le baudet, contre l'avis du renard. Et si l'on pense à Fouquet, qui faisait partie des personnages les plus puissants du royaume, il a basculé du côté des misérables après avoir été noirci par Colbert.

Moralité, il faut s'attendre à tout. Même à ce que les misérables se rebiffent, voire jouent à leur tour aux puissants.

En ce qui concerne les puissants, c'est plus simple. Car comme le dit joliment Jean-Luc Mélenchon, il ne faut pas y aller avec des pudeurs de demoiselle. Est puissant celui qui dispose d'une puissance de feu. Puissance concrétisée au premier degré dans cette scène culte du film de Sergio Leone, *Le Bon, la Brute et le Truand*, où Clint Eastwood, qui tient un pauvre type en joue, lui sert ce sermon édifiant : « Dans le monde, il y a deux sortes de gens : ceux qui ont un pistolet chargé, et ceux qui creusent. Toi tu creuses. »

Ce clivage maître, on le retrouve à l'identique chez La Fontaine. À cette différence près que ses puissants sont multiples, ce qui implique que leur puissance se manifeste concrètement sous des formes diverses :

*On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.*

Pour nous, aujourd'hui, cela donne tout un éventail de puissants, qui ne se réduisent pas aux « grands fauves » de la politique. Il faut y ajouter ceux de la finance, de l'industrie, des groupes de pression, des lobbies, des associations militantes, des réseaux divers et variés. Ce qu'on traduit, pour certains types de puissances, par des expressions comme celles d'« État profond », d'« *Establishment* » ou de « *Main Street* ».

Voyons maintenant ce qui se passe du côté des misérables, représentés chez La Fontaine par le personnage du baudet.

Le baudet est ici érigé en figure mêlant le symbolique et le pratique. Nommé « baudet » pour sa hardiesse et sa vivacité (qui ne vont pas sans lubricité), l'âne est l'animal de charge par excellence, le portefaix à tout faire. Qu'il porte un passager ou des marchandises sur son dos, il est de tempérament aussi rétif que servile — d'où la célèbre association de la carotte et du bâton pour le faire marcher. À l'opposé de l'animal de compagnie, c'est un animal strictement utilitaire. Une fois mort, il est réputé peser une tonne, mais il peut encore servir à faire du chorizo.

La figure du baudet s'inscrit donc parfaitement dans la division macronienne de notre monde, sous la forme que l'épidémie a rendue virale : le clivage entre les « premiers de cordée » et les « premiers de corvée ».

Étaient donc nos baudets au sens propre les routiers qui nous ont approvisionnés en nourritures et autres biens de première nécessité, comme les livreurs qui nous les ont apportés à domicile, également les ambulanciers assurant le transport des malades. Étaient également baudets, par extension, tous ceux qui étaient « en charge » d'une mission de service indispensable à la survie des personnes infectées par le virus et, plus généralement à la vie de tous les confinés. En faisaient partie les médecins et les soignants, les employés des magasins encore ouverts, les agents de sécurité, les femmes de ménage et une bonne pelletée d'invisibles. Tandis que du côté des visibles, en charge d'un relatif maintien de l'ordre au sein du désordre ambiant, figuraient policiers et gendarmes.

Au bout du compte, cela nous a donné une forme plus spécifique du clivage de base, avec d'un côté les travailleurs numériques, de l'autre les travailleurs physiques. Les premiers pouvant œuvrer et communiquer à l'abri de leur cocon virtuel, les seconds voués aux relations et contacts physiques. Autant de misérables trop longtemps abandonnés aux risques de leur métier, faute d'équipements de protection adéquats.

À chacun son bouc

Il est vrai que nous n'avons jamais assisté au plaider coupable de nos responsables, qui ont préféré botter régulièrement en touche et nous servir des vérités alternatives dans l'affaire des masques et des tests. S'ils avaient lu Machiavel et La Fontaine, ils auraient su qu'ils avaient tort de ne pas commencer par avouer leur part de responsabilité dans l'état d'impréparation du pays. Possible cependant que dans le vase clos des ministères et de l'Élysée, ce n'est pas plutôt la version de La Fontaine qui ait prévalu, et que Jérôme Salomon ait confessé quelques péchés commis antérieurement (pardon, fait « des conneries »). Possible aussi que notre Premier ministre Édouard Philippe, qui quitte ses fonctions couronné de fleurs, joue en même temps le rôle de bouc général pour tous les errements du gouvernement au début de cette crise — ce qui se dit poliment « fusible » du président.

Soyons réalistes : dans la vraie vie, il n'y a pas de bouc émissaire à l'état pur comme il existe du fromage « pur chèvre ». Il n'empêche que dès le tout début de la crise, une forte odeur de bouc flottait dans l'atmosphère.

Or il ne s'agissait pas uniquement des puissants en quête de boucs parmi les misérables, mais aussi de misérables qui se croyaient puissants en se procurant aussi des boucs. Au tout début de l'épidémie, ce sont les Chinois de France qui ont été regardés de travers, et les restaurants chinois boycottés par la clientèle. Comme si tout ce qui était sinicisé en quelque manière était une virose. Ensuite sont venus les dénonciateurs : les coupables, ce sont nos voisins qui ont organisé un apéro illégal, et bien évidemment les soignants qui habitent dans

le même immeuble que nous. Autant de gens qui attirent sur nous les orages du Covid comme le paratonnerre attire la foudre. Autant de pelés et de galeux à sacrifier.

Mais à l'évidence, c'est du côté des puissants que la chasse aux boucs a pris des dimensions spectaculaires.

En France, le cas Raoult en relevait par bien des aspects, moyennant un clivage subtil au sein des attributs qui font la puissance des puissants. Cloîtré dans son IHU de province, de surcroît à Marseille, il occupait institutionnellement la position du misérable par rapport aux autorités académiques et à celles de l'Inserm. Mais il était puissant par ses compétences reconnues en virologie, et ses coups de gueule et ses incartades lui ont si vite valu une telle puissance de feu médiatique qu'il n'était plus perçu par ses rivaux comme une solution possible mais comme un problème.

Grâce à ses rugissements, Raoult avait donc tout du lion de La Fontaine, sauf qu'il n'était pas renard pour deux sous. Sitôt devenu l'avatar du druide Panoramix disposant de la potion magique, les puissants officiels se sont efforcés de lui faire endosser le rôle du pelé, du galeux d'où venait tout le mal. Un charlatan, un gourou de la « médecine populiste » (*sic*), peut-être un empoisonneur... Effet garanti, puisque la soudaine célébrité de ce personnage haut en couleurs faisait la une des médias et distrayait l'opinion publique de sa polarisation sur les bavures du gouvernement.

Du coup, les déclarations calamiteuses d'Agnès Buzyn du 17 mars, avouant avoir pleuré à la perspective du tsunami qui s'annonçait, alors qu'elle avait prévenu en vain Édouard Philippe et Emmanuel Macron, passaient au second plan. Pas question de torpiller sa candidature à la mairie de Paris, pourtant bien mal emmanchée... Si besoin était, elle ferait plus tard une bonne chèvre émissaire. Position qu'elle a confirmée depuis en plaidant son ignorance des dysfonctionnements du système de santé dont elle avait pourtant la charge, tout en cherchant à occuper en même temps une posture victimaire. La Fontaine dirait qu'elle s'offrait déjà en sacrifice, espérant probablement qu'un renard quelconque viendrait lui sauver la mise.

Didier Raoult faisait à coup sûr un bien meilleur candidat. Mais ne pouvant pas transformer pareil lion en baudet d'un coup de baguette magique, c'est l'un de ses soutiens qui a joué le rôle de bouc émissaire : la chèvre Martine Wonner, députée LREM, médecin psychiatre de son état, exclue de son groupe parlementaire le 6 mai pour avoir défendu l'hydroxychloroquine de Raoult et voté contre le plan de déconfinement du gouvernement.

Mais le bouquet a été la publication le 22 mai de l'étude du *Lancet*, une autorité en la matière. Cette fois le sort de Raoult était scellé, définitivement classé obstacle aux médications réellement efficaces, et promoteur de traitements gravement nocifs. Le parfait baudet ! Sauf que quelques jours plus tard, le *Lancet* a plaidé coupable et retiré l'étude. Ses quatre responsables, qui se prenaient pour les mousquetaires arrêtant Fouquet, n'étaient que des pieds-nickelés. L'un d'eux, Mandeep R. Mehra, était en conflit d'intérêts avec le laboratoire Gilead, qui vend le Remdesivir, un autre était le fondateur de Surgisphere, qui travaille sur les bases de données médicales (foireuses en l'occurrence).

Caramba, encore raté ! Le raoulticide attendra.

Quant aux misérables, aux premiers de corvée, ces moutons que le renard qualifie de « canaille, sottie espèce », ils ont été honorés en paroles et traités par le mépris.

La situation du département de Seine-Saint-Denis, *alias* 9-3, haut-lieu de cette canaille qu'est la « racaille », est ici exemplaire. Tandis qu'on abandonnait les rues aux voyous et autres dealers, qui se foutaient du virus comme de leur premier col marin (alors qu'au Maroc, la police avait fait place nette), les braves gens de la corvée étaient condamnés à se rendre à Paris par la ligne 13 du métro, affreusement bondée, les puissants de la RATP n'ayant réagi que très en retard et très mollement.

On a fait encore plus fort pour le troupeau de moutons, devenus baudets, qu'étaient les personnels soignants. Traités d'« emmerdeurs » pendant leur grève d'avant l'épidémie, applaudis à 20 heures par les moutons de l'opinion publique, il a été envisagé un temps de les récompenser par une médaille, ou par leur participation au défilé du 14 juillet. La carotte en attendant le retour du bâton, les puissants de la technostructure provisoirement humiliée ayant toutes les raisons de se revancher.

S'il en est un parmi nos responsables qui a cru un instant pouvoir jouer au lion de La Fontaine, c'est Christophe Castaner. Impressionné par la vague de violence mimétique qui venait de s'emboîter Outre-Atlantique dans celle de l'épidémie et produisait en France des remous d'ordre victimaire, il s'est dit qu'il avait prévu d'organiser une cérémonie officielle où policiers et gendarmes devraient s'agenouiller pour se faire pardonner leurs violences.

Mais quand on est ministre de l'intérieur, oublier que le lion doit être en même temps renard revient à se désigner soi-même comme baudet, que les plus puissants que lui devront sacrifier pour mettre fin à la crise des forces de l'ordre.

Le festival des flagellants

Aucun vrai puissant de ce monde n'ayant endossé les habits du lion, à commencer par Trump, qui s'est acharné à collectionner les boucs émissaires, La Fontaine se serait-il montré trop machiavélien pour être réaliste ?

Il n'en est rien si l'on prête attention à un passage du discours du renard, que j'ai volontairement escamoté afin de le garder pour la bonne bouche.

Le voici :

*Et quant au Berger l'on peut dire
Qu'il était digne de tous les maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.*

L'air de rien, ce passage représente un basculement dans l'économie de la fable. Jusqu'à présent, les animaux représentaient les hommes, qui sont, expliquait La Fontaine, « les abrégés » de leurs qualités et de leurs défauts. Un procédé destiné à « instruire les hommes ». Or le propos du renard nous fait passer d'un coup à un tout autre schéma : au lieu de traiter des rapports entre les hommes à travers ceux que nous présentent les animaux, il est question des rapports entre les hommes et les animaux. Des rapports de domination des premiers sur les seconds, qui justifient que le lion mange le berger.

Nous voici brutalement propulsés dans *La ferme des animaux*, de George Orwell, où les animaux conduits par les cochons, dont le chef se nomme Napoléon, se révoltent contre les fermiers. Ils le font au nom d'une nouvelle doctrine qui est l'« animalisme », résumée par le slogan « Quatre pattes, oui, Deux pattes, non ! ».

Chez Orwell, le message est la critique du totalitarisme stalinien, dont la racine est la haine de l'homme pour lui-même, sans référence à l'écologie. Tandis que pour nous l'animalisme est une idéologie en vogue, promue notamment par Peter Singer, apôtre de l'antispécisme et de la zoophilie, et quelques groupuscules de végétariens radicaux. Des thèmes que l'on a retrouvés pendant cette crise du Covid, mélangés aux vaines tentatives de certains écologistes qui voulaient expliquer la pandémie par le réchauffement climatique et la réduction de l'espace vital dédiée à la nature sauvage par l'emprise des humains. Au lieu d'en faire un bouc émissaire, qui s'est quand même vengé des Chinois qui le mangeaient en leur refiletant le virus, il fallait sauver le soldat pangolin ! Et les chauves-souris par-dessus le

marché ! Et puisqu'il s'agissait déjà d'envisager le monde d'après-Covid contre le monde d'avant, c'était une aubaine pour que la mauvaise conscience qui est devenue la maladie morale de l'Occident se traduise par une déferlante.

Nous en avons eu un petit échantillon en France même avec la tribune de l'économiste Éric le Boucher, publiée le 3 mai dans l'*Opinion*. Elle était titrée « Tout ça pour de vieux Blancs malades ». Un « jugement de cour » qui noircit les Blancs, pourrait dire La Fontaine. Les pensionnaires de nos Ehpad, les plus délaissés de nos malades, auraient apprécié s'ils avaient pu la lire... Mais ils n'étaient pas seulement traités en boucs émissaires de la crise économique à suivre, ils l'étaient en tant que vieux et Blancs par un Blanc qui n'était pas vieux. Une combinaison d'âgisme et de néo-racialisme antiraciste à l'américaine, car même avant le meurtre de George Floyd, les ravages du virus touchaient d'abord les Noirs aux États-Unis. Cette autre peste qu'est le racisme était donc vouée à faire corps avec celle du Covid.

Il n'en demeure pas moins que ce n'est pas chez les politiques, même si certains ont présenté des excuses, que nous découvrirons des lions et des renards dignes de La Fontaine. C'est dans les jugements de la cour médiatique mondialisée que nous les trouverons.

Privées des festivals de Cannes et Avignon, les Belles Ames et Grandes Consciences professionnelles que sont les artistes et vedettes du showbiz nous ont ainsi offert un festival des flagellants dans la tribune que *Le Monde* a publiée le 6 mai. Œuvre d'un collectif international, cosignée par Juliette Binoche, Madonna, Jean-Louis Trintignant et bien d'autres, accompagnés on ne sait pourquoi de Christian Louboutin (l'homme qui chausse les femmes en rouge), ils ont fait repentance pour les crimes du monde d'avant-Covid pour que celui d'après soit tout autre.

Les plaisants ont compris qu'il convenait de renoncer à sa fortune et à ses relations, puis d'entamer une grève de la faim illimitée du côté de Tombouctou.

D'autres voix s'y sont mêlées. Par exemple, qui n'a pas entendu à la radio Yann-Artus Bertrand soi-même, dont nous admirons les splendides photos de notre planète, en beauté comme en détresse, confesser qu'il a abusé de l'avion et de l'hélico, produisant un tel tonnage de CO₂ qu'il mériterait les flammes de l'enfer s'il y croyait ? Pour le bobo-écolo du showbiz qui roule à vélo dans Paris, qui planque ses voitures de luxe dans sa maison de campagne, qui prend l'hélicoptère aux Antilles pour contempler du ciel les ravages des sargasses et se rendre à Saint Barth visiter Johnny dans sa tombe, le consumérisme des humbles, cela va de soi, est attentatoire à toutes les valeurs en vogue. Cette « racaille de peu de valeur », comme dit La Fontaine, c'est celle qui fume des cigarettes, désire encore manger de la viande, roule au diesel et vote populiste. Des misérables dont Marie-Antoinette disait en son temps « s'ils n'ont plus de pain, qu'ils mangent de la brioche ! », et qui dirait aujourd'hui « s'ils manquent de nouilles et de riz, qu'ils mangent local et bio ! ».

Quant à la fin du tourisme de masse, les mêmes ne peuvent que s'en réjouir. Finies les bétaillères volantes ou flottantes déversant des hordes de clones chinois mitraillant à tout va, des Français en marcel, des familles Tuche et Bidochon. À nous Angkor libre, le pôle Nord et ses ours blancs libres !

Pour tout dire, c'est à un déversement de moraline que nous avons assisté. Mais il y avait plus généralement du sacrificiel, donc du religieux, mêlé à l'odeur de bouc qui planait dans l'atmosphère. C'était évident dans les mesures sanitaires et prophylactiques prises par le gouvernement lors du confinement. On ne parlait pas de pénitence, mais l'abstinence était de règle. L'arrêt de la consommation de masse et des achats de voitures soulevait même des transports de joie chez les écolos punitifs, bien gênés cependant par l'hostilité du public à l'égard de leurs chers transports en commun. Restait le vélo... Ah, le vélo ! Mais le gouvernement veillait. L'usage de la bicyclette était-il dangereux ? Oui s'il s'agissait de sport ou de loisir, non s'il permettait de faire ses courses alimentaires. Parce qu'on avait libre accès aux denrées de première nécessité, mais pas aux livres (même Amazon l'a appris à ses

dépens). En conséquence, notre police était devenue une police des mœurs et de la vertu. Et nous avons eu droit à une nouvelle poussée du religieux avec les équipes de surveillance mises en place lors du déconfinement, qualifiées d'« anges gardiens ».

Quelles leçons en tirer ?

Quelles leçons pouvons-nous finalement tirer de cette fable, bien plus noire en son fond qu'on ne pourrait le croire à première lecture ? À l'évidence, il manque au jeu de dupes qu'il nous présente le rôle important joué par les victimisés de tout poil, qui ont gagné de haute lutte le pouvoir moral, concrétisé au premier chef par la culpabilisation de ceux qu'ils combattent. Autant dire qu'aujourd'hui, Machiavel ne va pas sans Nietzsche. Sans que cela remette en cause le privilège accordé à la puissance puisque celle, morale, dont disposent les victimisés, consiste à se rendre puissant par d'autres moyens que ceux de la force brutale. Et il suffit que les faibles, les victimes, accèdent au pouvoir pour qu'ils chaussent à nouveau les bottes des puissants d'avant (ce qu'Orwell voulait démontrer dans *La ferme des animaux*).

Qu'il s'agisse plus généralement de *soft power* ou de *hard power*, le dernier mot reste à la force, quelle que soit sa nature, puisqu'elle fait que l'on est puissant ou misérable.

Si l'on compare La Fontaine à son contemporain Pascal, on en reste à cette conclusion de la fable *Le loup et l'agneau*, devenue proverbiale, selon laquelle « la raison du plus fort est toujours la meilleure ». Tandis que Pascal, pourtant expert en matière de faiblesses humaines, et si critique soit-il en ce qui concerne « les grandeurs d'établissement », estime qu'il faut « faire que ce qui est juste soit fort ou que ce qui est fort soit juste », puisque « la justice sans la force est impuissante ; la force sans la justice est tyrannique » (*Pensées* 298-299, éd. Brunschvicg).

La fable de La Fontaine s'en tient à cette seconde proposition. Tandis que Pascal, pour une fois plus confiant en l'humanité, conclut que « ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste ».

Dominique Folscheid